Élise LEIBOWITCH

(6 ans en 1943)

Je suis née à Marseille le 26 février 1937. Mon père y était arrivé en 1913. De Roumanie, où il était né en 1891, il était parvenu, avec sa famille, en Turquie, puis en Égypte. Après la mort de son père, et sa mère s'étant remariée, il avait quitté sa famille et embarqué sur un cargo en partance pour l'Europe. Il navigua quelques années en Méditerranée, sur des bateaux allemands avant de se fixer à Marseille. Il rencontra ma mère, probablement dans cet hôtel meublé de la rue Thiers (Saint-Saëns) où ils résidaient tous les deux. Elle était née à Oran. Sa mère, Messaouda Benloulou, avait voulu se rapprocher de son fils mobilisé, envoyé au front. Il sera tué à St-Fergeux en 1914. Elle était donc venue à Marseille avec ses enfants.

À cette époque ma mère était pantalonnière, couturière à l'occasion, mon père garçon livreur, puis conducteur de machines au journal *Le Petit Marseillais*. Plus tard, il deviendra marchand ambulancier.

Mes parents se sont mariés à la « juive », comme ils disaient, puis en 1927 civilement, quand mon père a demandé et obtenu sa naturalisation. Jusque-là il était sujet ottoman. Le couple s'est installé un peu plus tard, au 71, rue de la Darse, aujourd'hui rue Francis Davso, quartier de l'Opéra. Là sont nés six enfants. Ma sœur aînée, Estelle, y est morte en octobre 1939 et ma plus jeune sœur, Lydia, y est née en juillet 1943. L'immeuble était entièrement occupé par des familles juives : les Maya, les Dassa, les Strogo. M. Maya était un ancien combattant, blessé de guerre. Quand on l'a averti de l'imminence d'une rafle, il n'a pas voulu y croire, il se croyait protégé par son passé dans l'armée française. Il a été déporté lors de la grande rafle de janvier 1943. On a vécu dans cet appartement avant et après la guerre, sauf pendant les mois qui séparent la deuxième rafle que nous avons subie (août ? 1943) de la libération de Marseille.

Mes parents n'étaient pas des juifs religieux, mais on célébrait Pessah, Yom Kippour. On ne se baignait pas à Tichah beav. On ne mangeait pas de porc. On fréquentait la Grande Synagogue, rue Breteuil et on s'abritait chaque année sous le talet de mon père. Comme nous étions pauvres, nous recevions gratuitement de la matsa à Pessah, que mon frère allait chercher à la fabrique, dans la cour, côté rue Dragon, en passant par le Temple.

Mon père, comme la plupart des juifs, avait obéi. Les cartes d'identité étaient barrées de la mention « Juif », ma mère avait raturé la sienne. Mais des rumeurs couraient la ville, des rumeurs de rafles. Mon père, peut-être informé par un ami inspecteur de police, ne dormait pas souvent à la maison. Il passait la nuit dans une barque, amarrée au Vieux-Port, caché sous la bâche, ou dans la baraque de bonbons d'un autre ami, installée à la fête foraine, derrière la Bourse, ou le plus souvent, dans le magasin des frères Aboaf, rue Longue des Capucins. C'était un magasin de tissus. Dans la salle cuisine qui donnait sur l'arrière-cour, ils pouvaient allumer une bougie, ailleurs ils se déplaçaient dans l'obscurité, là, ils prenaient le repas du soir, fromage et salaisons apportées par l'un d'entre eux qui en vendait. La soupe préparée par M^{me} Combal, qui tenait avec son mari un bar, rue Thubaneau. M. Combal, à la nuit tombante, baissait le rideau de fer. Au matin il le relevait. La nuit, ils dormaient étendus sur les comptoirs de bois, recouverts de plusieurs épaisseurs d'étoffes.

Dans mes souvenirs, les deux rafles que nous avons subies, n'en font qu'une, celle du 22-23 janvier 1943. Mon frère aîné a mis ses papiers dans la poche de son pantalon, un policier les lui demande, impossible de retrouver le pantalon. Mon frère a seize ans, mais il est maigre et de petite taille, alors quelqu'un lui dit : « Bon, recouche-toi ». Celle d'août, probablement sur dénonciation. Mon frère cadet se souvient de civils (Gestapo française ?) qui riaient et plaisantaient. Ils ont éteint la lumière. Quant à moi, je me rappelle les coups violents sur notre porte à deux battants de bois, fermée par un énorme crochet de fer. La porte cède. Ma mère hurle à la fenêtre qui donne sur une cour. En face, dans l'autre immeuble, habite une cousine par alliance, non juive, elle s'appelait Huguette. Alertée par ses voisins, elle sort, contourne le pâté de maisons, arrive chez nous, passe le barrage de police, crie, ameute le voisinage et réussit à nous emmener avec elle, chez elle, rue Sainte. Cet appartement, c'est celui que j'occupe aujourd'hui.

Impossible de rester rue Sainte, trop petit, trop proche. D'autres amis nous hébergent, quai du Port, rue Tapis vert, Belle-de-Mai. Enfin, nous nous réfugions à Saint-Henri. C'est la banlieue de Marseille, non loin de l'Estaque, quartier la Pelouque, dans une maison « Le chalet mon plaisir » qui nous avait été prêtée par l'intermédiaire d'un ami de mon père. On avait un petit jardin, une terrasse, un lavoir... mais on ne s'appelait plus Leibowitch, on était devenu la famille Mallet. On allait à l'église parfois. Je me souviens même avoir participé à une procession, un petit panier plein de pétales de roses, accroché à mon cou. Impossible d'utiliser les cartes de ravitaillement. Mes parents faisaient du troc avec les paysans du quartier, bonneterie contre des œufs, des légumes. Mon père fabriquait des cigarettes avec les feuilles de tabac qu'un ami, non juif, allait acheter dans le Lot ou en Lozère. Elles séchaient dans l'appentis, puis il allait les vendre à Marseille, dans les bars et

rapportait de la nourriture. Pour le pain, c'était moins dangereux. Un autre ami, boulanger, nous le fournissait. Encore fallait-il remonter la Pelouque de nuit, sans se faire remarquer. C'est ce que mon père et mon frère Maurice ont réussi pendant cette longue année. Mon frère, qui travaillait aux Forges et Chantiers depuis 1941, rejoignait mon père au centre-ville et ils rentraient tous les deux, chargés de pain et de provisions, le plus souvent à pied, quelquefois en tramway.

L'armée allemande était déployée sur les collines de Foresta et l'État-major occupait le château. À la Libération de Marseille, les tirs se croisaient au-dessus de nous, entre le Frioul et les collines de l'Estaque. Notre abri, pendant ces journées d'août, fut une sorte de tunnel, un souterrain où mon père nous apportait des marmites de pâtes. Ce sont les goumiers qui ont « nettoyé » ces collines. Ma mère a voulu y monter pour voir ce qu'étaient devenus ces Allemands qu'elle haïssait. À son retour, elle a dit en judéo-arabe : « Les pauvres, c'étaient des enfants »

À Marseille, l'appartement rue de la Darse avait été réquisitionné. Il a fallu attendre que des amis FFI persuadent les nouveaux locataires de le quitter et nous sommes revenus au quartier de l'Opéra où nous avons retrouvé des familles qui attendaient en vain le retour de leurs proches.